

## Rumeurs

Rome

«**P**lutôt inconfortables, ces fauteuils », se dit padre Fulvio, tandis qu'il s'installait à la vieille table de lecture. Les responsables des Archives secrètes du Vatican avaient fait montre de la pire mauvaise volonté à lui obtenir les autorisations nécessaires à l'étude de documents anciens. Heureusement que son supérieur partageait son intérêt pour ces vieux papiers. De fait, le Général de la Compagnie de Jésus avait manifesté un intérêt véritable pour la fantastique histoire ramenée par le jeune prêtre à Rome.

Il avait fallu toute l'influence de la Compagnie de Jésus pour permettre à un simple padre d'entrer dans ce lieu hautement névralgique où sont gardés les secrets les plus lourds des temps. Seule l'autorité suprême de l'Eglise, souvent le pape en personne, pouvait fournir la permission de recherche. L'aspect inconnu et masqué de l'histoire se trouve ici empilé dans la plus étonnante concentration de mystère du monde.

Voilà trois mois qu'il était rentré de Lhassa. Trois mois qu'il s'efforçait patiemment d'étayer plus substantiellement l'extravagante rumeur que lui avait rapportée le moine tibétain.

Le regard de Fulvio erra vers la haute fenêtre de la pièce austère que le soleil crépusculaire réchauffait à peine. L'air était pesant, saturé de l'odeur des vieux documents. Il frissonna en scrutant les étagères de vénérables livres anciens : deux mille ans de combats acharnés, l'Inquisition,

la Renaissance, les découvertes scientifiques d'hommes comme Léonard de Vinci, les monographies de l'exode papal à Avignon, les rapports des théologiens chargés de réfuter les thèses de Luther, les erreurs des rois et des maîtres de l'Eglise. Tous ces événements vivaient leur vie d'ombre sous ces voûtes. Leur publication, des siècles plus tard, pouvait encore susciter désordres et disputes dans le monde d'aujourd'hui. Fulvio se leva lentement, traversa la pièce carrelée de marbre blanc et noir, puis s'arrêta devant le bureau du bibliothécaire :

— Merci de votre aide. Ces documents sont réellement intéressants. Je reviendrai demain.

— Excusez-moi, padre, je crains que vous n'ayez oublié de me rendre la thèse sur le document chinois.

— Désolé, j'ai dû la mélanger par mégarde à mes propres papiers. La voilà.

« Rien à faire pour tromper leur vigilance », songea-t-il en tendant les feuillets au bibliothécaire.

— Sauriez-vous par hasard si le texte original de la missive de l'Impératrice Ming est disponible quelque part ? Il doit avoir été rédigé vers 1650, disons 1655 pour être précis.

— Je ne saurais vous le dire. Mais je peux toujours demander et vous répondre demain.

— J'apprécierai vivement votre aide. C'est juste par curiosité. Donc, à demain.

— Bonne fin d'après-midi, répondit d'un ton neutre le jeune homme.



— Il voulait la Lettre de Soie de l'Impératrice Ming ? interrogea le cardinal Enzo, une expression inquiète sur le visage. Comment se fait-il qu'il soit au courant de son existence ?

— Elle est mentionnée dans le rapport du missionnaire qui a travaillé en Chine, Monseigneur. Celui qui a traduit le Yi King, murmura le jeune homme.

— Alors comment se fait-il que ce missionnaire, le Dr. Evans Wentz je crois, ait eu vent de cette lettre, puisqu'il s'agit d'une missive secrète ? poursuivit à haute voix le cardinal, je croyais tout cela secret. La Cour impériale chinoise était certes un lieu d'intrigues, mais c'est tout de même curieux que cette missive éveille à nouveau l'intérêt.

— Pourquoi donc ? s'écria le jeune prêtre.

— La curiosité peut être dangereuse, jeune homme, sourit le cardinal. Mais vous êtes un serviteur fidèle de l'Eglise, si bien que je puis vous dire que la missive est soigneusement cachée au plus profond des Archives. Elle est au-delà des Miscellanea. En fait, elle est dans le coffre-fort.

— Dans le coffre-fort, dites-vous, Monseigneur ? ! répéta le jeune prêtre terrifié.

— Parfaitement, dans le coffre-fort, à côté des révélations de Notre Dame de Fatima, accessible uniquement à Sa Sainteté, répondit tranquillement le cardinal qui congédia le jeune bibliothécaire d'un signe de la main.

Avant même que la porte ne soit fermée, le cardinal Enzo attrapa son téléphone et forma un numéro jamais confié au papier et pourtant jamais oublié. « Ne soyez pas préoccupé ! déclara une voix profonde quand il termina son rapport. Les choses sont comme elles doivent être. Je m'en occuperai moi-même. Bonne nuit ! »



— Je brûle, annonça padre Fulvio à son ami padre Emilio, secrétaire du Général des Jésuites, devant des scaloppini al limone. Mamma Antonella avait fait un miracle derrière son gros fourneau à bois de la vieille Auberge des Pins.

Après la chaleur de la ville, Fulvio goûtait la relative fraîcheur du soir dans les collines. Il sirota lentement le frascati à la robe rouge sombre, le vin des collines d'Albani.

— J'ai maintenant des références vérifiées au sujet de cette mystérieuse missive de l'Impératrice Ming dont je vous avais parlé. Du moins, je le pense, dit-il

— Mon cher Fulvio – le secrétaire posa jovialement une main molle sur le bras de padre Fulvio, son regard sombre étincelant moqueusement à l'abri de la monture dorée de ses lunettes – n'est-ce pas là un vœu pieux ? Cette lettre peut fort bien être le document le plus secret jalousement gardé dans l'endroit le plus inaccessible des Archives secrètes. Cela fait des siècles que nous avons connaissance de son existence. Cependant, son contenu ne nous a jamais été révélé – ajouta-t-il, songeur. N'oubliez pas que tout le commerce entre la Chine et l'Europe était à l'époque contrôlé par nos chers frères portugais de la Compagnie, car ils étaient les seuls étrangers autorisés à bâtir des entrepôts et à ouvrir des comptoirs dans les ports chinois. Ce sont eux qui contrôlaient les bateaux marchands, et c'est à eux que l'Impératrice confia la lettre, avec instruction de la transmettre à Rome. Selon nos calculs, le voyage dura cinq mois pour arriver à Rome. Elle était si lourdement cachetée dans ce qui semblaient être sept couches de soie qu'aucun « incident naturel » ne devait permettre à nos frères d'y couler le regard pour deviner ne serait-ce qu'un seul mot de son contenu. Ils en avaient bien entendu été informés oralement par la Cour impériale. Il est dit que le pape a été très agité des semaines durant après l'avoir lue.

— Quelle était la version officielle de son contenu ? coupa le jeune prêtre, en se tortillant nerveusement sur sa chaise.

— On nous a dit que la famille régnante des Ming était mortellement effrayée d'être renversée par la famille Mandchoue rivale. Les Mandchous avaient été formidable-

ment galvanisés par la force de leur chef Nurhachu et étaient prêts à usurper le pouvoir. En échange de la permission de christianiser la Chine, l'Impératrice Ming espérait recevoir de Rome des fusils pour ses troupes. La raison était plausible pour les jésuites portugais. Ils étaient très au courant des luttes intestines à la Cour impériale, en ayant eux-mêmes provoqué quelques-unes. La perspective de christianiser un pays aussi vaste les poussa à transmettre le document sans délai. Comme je vous l'ai dit, aucun « incident naturel » ne permit de révéler le contenu durant la traversée. Quand le pape brisa les sept sceaux et lut la missive en présence de nos frères portugais, des soupçons naquirent en eux à mesure que le pape blémissait. Il demeura sans voix de longues minutes. L'audience s'acheva sans que le pape ne profère un mot. Plus tard, on expliqua sa réaction par la perspective de christianiser la Chine. Mais pourquoi nos frères ne furent-ils pas autorisés à lire cette lettre ? C'était traiter rudement les Portugais, d'autant que dans cette partie du monde l'œuvre missionnaire était confiée à la Compagnie de Jésus. La réaction du pape a été soigneusement consignée par écrit dans nos archives par Giovanni Paolo Oliva de Gênes. Il était notre Général à cette époque. Cet affront n'a jamais été oublié par nos dirigeants au fil des siècles, car cette lettre est demeurée l'un des rares documents que notre Ordre n'a jamais été autorisé à consulter...

— Mais cela prouve que je ne rêve pas le moins du monde, objecta le jeune homme.

— Doucement – sourit le secrétaire – d'abord n'oublions pas nos scaloppini, ils sont délicieusement tendres. Madre Antonella ne nous pardonnera jamais si nous ne les mangeons pas. Et n'oubliez pas que pour l'instant, nous n'avons affaire qu'à des rumeurs et des spéculations.

— D'accord, mais ces rumeurs semblent suffisamment sérieuses à notre Ordre pour qu'il en garde le souvenir

vivant depuis des siècles – répliqua padre Fulvio en regardant son assiette. Je suis presque sûr qu’il y a des raisons autres à cet intérêt durable que cette vieille histoire de pape muet.

Pas la moindre émotion ne transparaisait sur le visage du secrétaire, tandis qu’il examinait le jeune homme. Les yeux bleus de Fulvio accueillirent tranquillement ce regard. Ses lèvres pleines sous un nez romain puissant ébauchaient un léger sourire, attendant que le vieil homme baissât sa garde. Cependant padre Emilio ne se rendait pas, du moins pas encore. Fulvio pouvait sans doute être utile. Il était l’un des leurs. Mais des années de manœuvres précautionneuses dans l’histoire officieuse du Saint-Siège lui avaient appris à ne jamais s’exposer, ni lui, ni l’Eglise. Regardant son compagnon, il répondit :

— Vous êtes jeune, très versé dans les affaires cléricales et philosophiques. Votre récit de ce qui vous est arrivé au Tibet est plausible. Néanmoins, aucune preuve ne nous a été fournie quant aux allégations de ce moine tibétain qui vous a contacté à Lhassa. Maintenant que vous avez fait vos recherches ici à Rome, je serais très intéressé d’entendre vos conclusions.

Fulvio comprit que le vieux prêtre ne lâcherait pas aisément ses informations. Il joua le jeu :

— Vous savez que ces cinq dernières années, j’ai étudié de vieux textes tibétains. Ils ont un point commun : tous traitent de révélations. Par exemple, *Le Livre des Morts*, le *Bardo Thödol* ramené par le Dr. Evans Wentz en 1927, suscita un vif intérêt. Néanmoins, personne ne l’a estimé à sa juste valeur. Il a été considéré comme un texte religieux purement ésotérique, sans conséquence évidente pour la vie de tous les jours. Jung a été le premier à comprendre son importance pour la psychiatrie occidentale. Il a également signalé les barrières culturelles de l’Occident qui nous empêchent d’en saisir la vérité profonde.

« La manière dont ce livre décrit le passage de la vie à la mort a longtemps été considérée comme purement symbolique. Pourtant, de récentes recherches médicales effectuées aux Etats-Unis indiquent que des gens ramenés à la vie d’un stade proche de la mort passent par des expériences similaires à celles décrites dans le *Bardo Thödol* : ils disent que d’abord, ils ressentent la sensation de sortir de leur corps. Ensuite, ils traversent une espèce de tunnel sombre et se retrouvent en présence de personnes qu’ils avaient connues dans leur vie, décédées avant eux. Finalement, ils vivent l’impression d’être absorbés par une lumière extrêmement puissante. Ces mêmes phénomènes sont précisément consignés en détails dans *Le Livre tibétain des Morts*. Il décrit même les autres étapes menant finalement à une nouvelle naissance.

« Pourrait-il y avoir au-delà de ces écrits une sagesse de dimension bien supérieure ? Se pourrait-il qu’à l’origine, ces enseignements fussent clairs et pleinement compréhensibles aux maîtres et à leurs disciples ? Se pourrait-il qu’au fil du temps, cette compréhension se fût estompée pour ne laisser que la coquille mystique à transmettre de génération en génération ?

« Peut-être n’êtes-vous pas convaincu et ne le serez-vous jamais. Mais de nombreux scientifiques hautement respectés prêtent une oreille attentive aux enseignements de l’Orient. Ainsi, dans la physique moderne des particules, il est universellement accepté qu’au niveau infiniment petit de la matière, de l’énergie et du temps, des particules peuvent être créées à partir de rien et retourner au néant. En physique, la théorie quantique autorise de telles spéculations. En quoi ces lois seraient-elles différentes des révélations merveilleuses des *Sutras* de la *Prajnaparamita* ? Dans le Sutra du Cœur, il est dit que la Forme est Vide, et le Vide est Forme ».

Fatigué par ce long discours, le jeune prêtre s'inclina en arrière et but une longue gorgée de vin. Il se préparait aux assauts moqueurs auxquels il s'attendait de la part du secrétaire. Pendant un long moment de silence, le vieux prêtre se contenta de contempler la vallée autour d'eux. Ce fut mère Antonella qui se chargea de les ramener à la réalité :

— Ils sont tous pareils, ces saints bonshommes ! Ils arrivent et demandent la meilleure nourriture et les meilleurs vins. Ils disent que le bien-être de ma pauvre âme en dépend. Je fais de mon mieux, désolée, mon père ! Et ils causent, ils causent, et mes bons petits plats refroidissent et se dessèchent dans les assiettes, *che miseria* !

— Mille excuses, chère Signora ! sourit le secrétaire, comme toujours vous voulez nous achever avec ces montagnes de petits plats succulents. Je finirai par croire qu'il y a par derrière quelque complot ourdi par le chef local du parti communiste !

— Laissez-le donc tomber, le vieux bouc ne gaspillera jamais de la nourriture pour les ennemis du peuple ! Il l'aime trop lui-même !

— Dans ce cas, présentez donc nos excuses à votre respecté mari de l'avoir soupçonné de pareils agissements. Pourquoi ne pas faire la paix avec mère Antonella et lui demander de nous servir un semifreddo avec une petite Strega ?

Un large sourire aux lèvres, la patronne se dirigea vers la cuisine.

— Encore à servir ces prêtres ! bougonna son mari tandis qu'elle sortait des assiettes.

— La ferme, idiot ! Tu ne devrais pas dire ça de ces saints hommes. Ils font sans doute davantage pour notre bien-être que tes petits camarades qui ne mettent jamais les pieds chez nous et préfèrent traîner chez Luciano toute la nuit à y reluquer son ânesse de fille aux longues oreilles derrière le comptoir !

— Ça va, ça va, je blaguais ! rétorqua-t-il.

Quand elle revint vers la table, les deux prêtres étaient à nouveau plongés dans leur conversation.

— ... Je ne dis pas que vos idées sont fausses. Vous devez cependant réaliser que pour l'instant, vous ne nous avez apporté aucun fait précis. Comment pouvez-vous vous attendre à ce que notre Ordre entreprenne une quelconque action sur des bases aussi fragiles ? objecta le père Emilio.

« Donc, c'est ça, songea le jeune homme. Ils ne veulent prendre aucun risque. Ils craignent de perdre la face. Et pourtant, ils semblent vraiment intéressés, même titillés par ce que je leur ai dit ».

— Puisque vous semblez tellement hésiter, dit-il, je peux être plus précis quant à l'information que m'a donnée le lama tibétain. Dans un texte ancien, il est dit que le XIV<sup>e</sup> Dalaï-Lama serait le dernier de la lignée. A ce moment-là – disent-ils – le *dharma*, ou la connaissance, partira vers l'Occident. Ce sera un temps de grands bouleversements, et très probablement un temps très critique pour l'humanité. Comme vous le savez, l'actuel Dalaï-Lama est le quatorzième ! Il a dû quitter son pays en 1959 après la répression de la révolte de son peuple contre l'occupation chinoise. Le successeur d'un dalaï-lama est choisi selon un rituel très complexe, difficile à réaliser dans les conditions de l'exil. Comment a-t-il pu être prévu il y a des siècles que cela se passerait sous le règne du quatorzième Dalaï-Lama ?

— Cette information se trouvait-elle, selon votre source tibétaine, dans la lettre de l'Impératrice Ming ? coupa abruptement le secrétaire.

— Il n'a pas été aussi précis quant au message. Je ne pense pas qu'il s'agisse là de l'information principale de cette lettre, dans la mesure où cette prédiction est de notoriété publique parmi les Tibétains. Il faisait allusion à un secret beaucoup plus fondamental, qui concerne l'humana-

nité dans son ensemble. Vous savez, c'est difficile d'être sûr et certain avec ces gens s'ils ne peuvent ou ne veulent pas vous dire la vérité. De toute manière, le moine tibétain a esquivé toute question précise. Il m'en a simplement dit assez pour me mettre sur la trace de ce document.

«Voilà, c'est toute mon histoire. Curieuse coïncidence, tout de même, qu'un simple moine dans un monastère déserté dans un coin perdu du Tibet connaisse l'existence d'un vieux message se trouvant dans les caves des Archives secrètes à Rome.»

— Donc, vous pensez que toutes les indications fournies par votre ami tibétain se réfèrent à cet unique document dont vous parlez ? s'étonna le vieil homme.

— Ce doit être cela, puisque j'ai vérifié et recoupé ses informations. J'ai suivi bien des fausses pistes. Mais hier, je suis tombé sur quelques faits assez surprenants en lisant l'ouvrage de ce missionnaire, le Dr. Evans Wentz. Cet homme avait une connaissance incroyable de l'histoire chinoise. Dans ses recherches, il a trouvé des allusions à la missive secrète de l'Impératrice Ming au pape. Il a fait une analyse approfondie de toutes les rumeurs la concernant. Bien qu'il n'en ait tiré aucune conclusion définitive, sa thèse est étonnamment proche du message que m'a transmis le lama tibétain. J'ai le sentiment d'être maintenant très près de la solution.

Lentement, le secrétaire releva la tête et regarda le jeune prêtre droit dans les yeux :

— C'est aussi la conclusion de notre respecté Général. Il m'a chargé de vous transmettre le message suivant. Ce que vous avez rapporté peut avoir des conséquences que lui-même ne saurait évaluer. Vos recherches peuvent mettre en branle une roue qui pourrait fort bien tous nous anéantir. Il n'est responsable que devant un seul homme, et cet homme a été informé de vos recherches. Il vous ordonne de vous en tenir là et de prendre vos nouvelles fonctions

d'enseignant à notre école missionnaire au Rwanda. Vous devez quitter Rome demain soir.

Du coup, padre Fulvio ne trouva plus aucun goût au semifreddo. C'était comme si du sable descendait dans sa gorge sèche.

— Amen, murmura-t-il faiblement.



Inde du Sud

« Encore la pluie ! Quelle sale période de l'année que la mousson d'hiver ! » songea-t-il en fermant la fenêtre sous les rafales de vent. Il tourna le dos à l'obscurité de la nuit et s'installa près de la cheminée. Il prit une autre rasade de vieux cognac que son ami Henri de Vieusac, ancien ambassadeur de France en Inde, lui avait offert.

« Sept mois déjà, sacré Henri, à ta santé ! Archibald Wiscott soliloqua tout haut en se versant encore un verre. Vive la France et l'incroyable histoire que vous m'avez racontée ! »

Cette histoire d'Henri – courtoisie d'une vieille amitié et quelques petits verres de trop – rimait-elle à quelque chose ? En tout cas, ses implications allaient bien au-delà de l'imagination. D'un autre côté cependant, c'est précisément ce qu'il appréciait dans cette affaire :

« Hors du commun. Et Dieu sait qu'un brin d'excitation ne fait pas de mal dans cette morne existence. Cela rajeunit. »

Comme souvent ces dernières années, ses pensées vagabondaient au temps où Ootacammud, Ooti la bien-aimée, était encore la capitale sans couronne de l'Inde du Sud, l'endroit où tout ce qui comptait de notables aisés des milieux coloniaux se retrouvait durant les mois chauds de la saison sèche. Quelle belle vie, sans souci, était-ce là !

Amoureux de l'histoire et des traditions indiennes, Archibald Wiscott savait bien entendu que la suprématie anglaise ne pouvait durer. Trop souvent ses amis indiens l'avaient mis en garde contre les courants souterrains d'un nationalisme croissant. Le manque de clairvoyance du pouvoir colonial avait favorisé les mouvements réclamant l'indépendance de la Couronne britannique. Ce ne fut pas une surprise pour Archibald Wiscott quand, dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale, la nation indienne devint membre à part entière du concert des nations. Son amour pour le pays l'avait poussé à rester quand quiconque pouvait se dire Britannique du plus loin que ce fût s'en était allé. C'est alors qu'avait débuté sa carrière, plutôt solitaire, de planteur de thé.

«Diable, s'arracha-t-il de lui-même à ses rêves nostalgiques, je ne voudrais pour rien au monde vivre à nouveau dans la pluvieuse et froide Angleterre.»

Il quitta son fauteuil d'osier et jeta un coup d'œil à la pluie battant la fenêtre au-dessus de la sombre vallée. Le visiteur qu'il attendait n'était pas encore en vue.



A moins de dix yards de là, quelqu'un d'autre surveillait la petite route menant à la plantation de «Old Whisky», comme les gens du lieu appelaient affectueusement Archibald Wiscott. Dans sa cachette du parking, Ajit Singh écrasa nerveusement son mégot d'un coup de talon.

C'était sa première mission importante sur le terrain en tant qu'officier des services de renseignements des Forces armées de l'Inde. C'était aussi un peu une affaire personnelle, car son beau-frère, domestique chez Wiscott, avait rapporté les conversations entre le planteur de thé et l'ancien ambassadeur. Si cette histoire tournait en eau de boudin, lui et sa famille perdraient à tout jamais la face. Il

avait été fasciné par les possibilités qui pouvaient s'offrir à lui s'il était le premier à informer Delhi. Ajit Singh était passé par-dessus son supérieur à Bagdogra en informant directement le QG des discussions entre Wiscott et l'ambassadeur de France. Delhi avait immédiatement réagi. Ordre lui avait été donné de faire des offres de service à Wiscott en tant que gratte-papier à la plantation. A Delhi, on espérait qu'en étant près du planteur, il pourrait en apprendre davantage sur le mystérieux document dont avait parlé Henri de Vieusac.

«Si seulement le neveu anglais de Wiscott arrivait, que je puisse surprendre quelque chose de leur entretien ! Sinon, je suis bon pour broser les godasses de mon chef pour le restant de mes jours.»



«Maudit âne!» grommelait Timothy Wiscott entre ses dents serrées tandis qu'il tressautait à chaque cahot de la vieille jeep Mahindra louée à Bangalore, où il était arrivé par le vol de l'après-midi d'Indian Airlines.

Il était de méchante humeur tout en négociant chaque virage de l'inférieure route de montagne conduisant à la plantation de thé de son grand-oncle. Quel oncle ! Depuis trente ans, personne de la famille n'avait eu la moindre nouvelle de lui. Et maintenant, tout d'un coup, il demandait de l'aide pour une affaire plutôt nébuleuse. Il se rappelait clairement sa surprise lorsque l'autre grand-oncle, Rudyard Wiscott, l'avait appelé au téléphone il y a deux semaines.

— Hello, Timothy ! lui avait lancé l'oncle. Terriblement désolé de te déranger dans ton travail acharné. Je sais que vous autres, les jeunes, vous êtes extrêmement occupés à mettre de l'ordre dans le fouillis que nous vous avons laissé.

«Quoi de neuf, Kipling?» s'était alors demandé Timothy, qui avait gaiement répondu :

— Terriblement heureux de prendre quelque bon conseil historique auprès de vous !

— Hm ! Ravi de réaliser que votre jeune génération est aussi pointue que d'habitude. Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Je songeais qu'il serait agréable de vous avoir pour prendre un pot à Brandon House. Que diriez-vous de samedi prochain ?

— C'est fort aimable à vous. Je serai ravi de venir. Vers quelle heure ?

— Disons cinq heures ?

— Parfait, j'attends le plaisir de vous revoir.

— Très bien. Salut, Timothy.



Un virage glissant, en épingle à cheveux, ramena Timothy à la réalité indienne. Il devait faire attention s'il voulait arriver sain et sauf chez l'oncle Archibald. Et pourtant, il ne parvenait pas vraiment à détacher ses pensées de la rencontre avec l'oncle Rudyard à Brandon House.



Brandon House, Sussex

Content, Timothy Wiscott prêtait l'oreille au doux ronronnement de sa Triumph huit cylindres, un modèle rare acquis il y avait quelques années, quand une bonne voiture améliorerait encore la prestance de son propriétaire. La petite route de campagne suivait les méandres des vallées couvertes de forêts et de pâturages. Des arbres centenaires bor-

daient le chemin, projetant des ombres et laissant filtrer la lumière d'un pâle soleil d'automne sur le capot de l'automobile, en une rapide succession d'éclairs dorés et noirs. Les petits villages défilaient, sans guère laisser de trace dans la mémoire de Timothy qui ne cessait de s'interroger à propos de l'invitation de l'oncle Rudyard. Ce n'était guère dans les habitudes du vieux renard que de l'inviter ainsi, à brûle-pourpoint, sans donner la moindre explication.

Kipling, comme il l'appelait au fond de lui-même, évitait le reste du clan. Timothy était probablement le seul membre de la famille avec qui il gardait un contact régulier. C'est grâce aux relations de l'oncle Rudyard qu'il avait pu entrer au service diplomatique du Foreign Office. Timothy aimait à se penser comme un jeune et brillant fonctionnaire gouvernemental, à un avenir prometteur au ministère. Des diplômes en économie et en histoire chinoise, ajoutés à ses antécédents familiaux, étaient de bons atouts.

Il sortit de ses pensées quand, au bout d'une montée en pente douce, il repéra le croisement menant à la propriété de l'oncle. La maison du gardien était difficile à distinguer de la route. D'épais rideaux de lierre la dissimulaient sur le fond vert de la forêt bordant la petite route conduisant à Brandon House.

Ralentissant à peine, Timothy prit la route tortueuse menant au manoir de son oncle. Dépassant les luxueuses écuries sur sa gauche, il entama la dernière courbe à bonne vitesse pour déboucher sur la cour centrale. Il appuya à fond sur le frein alors qu'il était sur le point d'emboutir une Bentley cachée par les arbres alignés le long de la route jusqu'à la cour.

« Au nom du ciel, pas cette voiture ! Que diable le secrétaire au Foreign Office ferait-il ici ? Comment se fait-il que mon oncle m'invite en même temps que mon patron ? »

Timothy rangea sa voiture à bonne distance de celle du ministre, tandis que la carrure imposante de Rudyard

Wiscott s'apprêtant à l'accueillir s'inscrivait sur le seuil. Ils se serrèrent la main.

— Bienvenue, Timothy, dit chaleureusement le vieux gentleman. Ravi de voir que vos qualités de chauffeur vous ont évité de toucher le train arrière d'un amiral respecté de la Marine de Sa Majesté, ajouta-t-il malicieusement. Entre donc! Notre invité est impatient de rencontrer un jeune sujet brillant de son équipe et de voir quel bon engin sommes-nous en train de pousser dans sa galère. J'ajouterais tout juste que... étant de quelques années plus jeune... peut-être te suggérerais-je de garder un profil bas, si tu vois ce que je veux dire.

— Pas tout à fait, devrais-je dire, cher oncle, répliqua Timothy d'un ton peu amène. Vos informations concernant l'invitation de cet après-midi étaient quelque peu incomplètes, je suppose.

— Ne vous en faites pas! Je ferai la conversation. J'expliquerai tout à Son Excellence et à vous-même. Allez, venez! Passons à la bibliothèque!

Une fois de plus, c'était donc le réseau des vieux copains en action. Timothy ne put réprimer un sentiment d'envie. Inviter un membre du Cabinet chez lui ne semblait pas poser le moindre problème à son oncle.

Dans la pénombre du hall d'entrée, Timothy jeta un coup d'œil au grand miroir au pied de l'escalier de chêne menant au premier étage. Le reflet d'un jeune homme élancé, élégamment vêtu d'un costume gris foncé, aux yeux verts derrière des lunettes à monture dorée et au menton volontaire caché par une barbe blonde soigneusement taillée, lui rendit sa bonne humeur. Tandis que les deux hommes émergeaient dans la lumière du premier étage, Timothy arrêta un instant son regard sur les vénérables toiles suspendues entre les larges fenêtres. Génération après génération, de graves ancêtres scrutaient leurs descendants.

« Une chaîne ininterrompue de pouvoir » – réalisa soudain Timothy, dans laquelle il pourrait ou non s'insérer un jour. Les milieux qu'il fréquentait étaient probablement les mêmes que ceux de son oncle, à l'âge près. Des cercles dans des cercles, où les années rapprochaient du centre de pouvoir et éloignaient d'autant de la liberté personnelle : c'était le prix à payer.

Rudyard Wiscott conduisit son neveu vers la bibliothèque au fond de la galerie. En entrant dans la pièce, une odeur de tabac, de bois en train de brûler et de vieux cuir rappela à Timothy les nombreuses veillées de Noël passées en famille à Brandon House, alors qu'il était encore enfant. Ce souvenir allégea un peu la tension ressentie en voyant le distingué gentleman installé près de la cheminée. Un regard gris pénétrant sous des sourcils broussailleux l'examinait froidement.

— Mon cher ami, permettez que je vous présente à mon neveu Timothy, lança Sir Wiscott en traversant la chambre.

Une ombre de sourire joua sur les lèvres minces du secrétaire au Foreign Office, qui s'adressa à Timothy :

— Jeune homme, êtes-vous mêlé à cette affaire? Si oui, vous pourriez bien vous retrouver étranger à mon ministère!

— Cher Adam – l'interrompit Sir Wiscott – vous devriez mieux connaître votre Rudyard toujours friand d'intrigues. Comment pourriez-vous imaginer mon neveu, un pur produit de cette éducation moderne et altière, se laissant entraîner dans une affaire aussi romantique qu'une rencontre secrète avec un membre du Cabinet? Ne vous en faites pas, Timothy! Je prendrai sur moi tout le blâme s'il s'avérait qu'il s'agit d'un canular. Sinon, je serais bien sûr ravi de...

— Oh, Rudy, ça suffit, à votre âge, comment supporteriez-vous encore le poids d'une autre médaille sur la poitrine?

— Disons qu'elle a encore suffisamment de souffle pour affronter n'importe quel amiral!

— Je parie que oui!

— Eh bien, messieurs, soupira Rudyard en se coulant dans un fauteuil en face du ministre... Asseyez-vous, Timothy! Aimeriez-vous un whisky?

Il prit une bouteille de vieux malt et en versa une généreuse ration à son neveu. Puis il reprit:

— Permettez-moi d'être plus précis. J'ai pris la peine de vous faire venir ici en raison d'une histoire fort curieuse et potentiellement explosive dont j'ai eu vent récemment. Croyez-moi, il m'a fallu plusieurs semaines de réflexion avant de me décider à vous en parler. Cette histoire paraît parfaitement folle. La première chose que j'ai faite, ce fut de vérifier l'information à la Bibliothèque nationale et par quelques sources personnelles. Il n'empêche que j'ai pleinement conscience de jouer ainsi ma réputation auprès du gouvernement. D'un autre côté cependant, peut-être n'est-ce qu'une seule fois dans une vie que l'on participe réellement à l'histoire en tant qu'acteur.

Un intérêt amusé apparut sur le visage du ministre qui bourrait consciencieusement sa pipe. Soufflant par le nez une bouffée odorante, il se cala confortablement dans son fauteuil et constata:

— J'ai le sentiment que nous allons passer une agréable après-midi à écouter une histoire passionnante.

— Je l'espère, mon excellent ami, répondit Rudyard. Vous avez tous deux entendu parler de mon cousin Archibald Wiscott. C'est ce planteur de thé qui est resté dans le sud de l'Inde alors que tout le monde filait avec armes et bagages. Il y a trois mois, j'ai reçu une lettre de lui. La première en vingt-cinq ans, figurez-vous! Mais ce qu'il disait dans cette lettre rachetait toutes celles qu'il n'a pas écrites. Au début de l'année, son vieil ami, le comte Henri de Vieusac, est venu lui rendre visite à l'occasion de sa

tournée d'adieu comme ambassadeur de France à Delhi. Vous avez sans doute entendu parler de Vieusac, Adam?

— Je le crois. Très vieille France. Il avait été premier secrétaire d'ambassade à Londres vers la fin des années 60.

— Ce doit être lui, acquiesça Rudyard. Laissez-moi vous dire ce qu'écrivait le cousin. Un soir, Henri raconta à Archibald la passion qui l'avait pris pour l'histoire tibétaine durant son séjour en Inde. C'était dû en partie à l'enthousiasme de sa jeune femme pour le bouddhisme. Ils avaient été à plusieurs reprises à Dharamsala et avaient même rencontré une fois le Dalaï-Lama. Vieusac avait été profondément impressionné par son ouverture d'esprit. Lors d'une visite à Dalhousie, où plusieurs moines avaient ouvert une école tantrique, un vieux lama s'était approché de l'ambassadeur et de sa femme pour les inviter à visiter la bibliothèque du temple. Des centaines de vieux manuscrits méticuleusement enveloppés de soie jaune reposaient sur les étagères. Avec un soin extrême, le moine ouvrit quelques-uns de ces vieux parchemins.

« Ces écrits contiennent nombre de messages profonds – expliqua le vieux lama. La signification de certains d'entre eux demeure encore cachée aujourd'hui même à nos meilleurs disciples. Nous les avons précieusement gardés au fil des siècles tout en ignorant leur utilité. Mais y a-t-il quelque chose d'inutile sous le soleil? Vous, en Occident, peut-être avez-vous des yeux pour voir. Au début du siècle, quand nous étions encore à Lhassa, nous avons montré ces écrits à une expédition britannique. Mais leurs yeux étaient fermés. Nous essayons à nouveau maintenant, car le temps presse. Sur ordre venu de haut, j'ai préparé un fragment d'un texte ancien pour vous. Nous n'en comprenons pas la signification. Il est supposé avoir été rédigé par Milarepa, l'ascète-poète tibétain lui-même. Prenez s'il vous plaît la peine de l'étudier, et agissez en conséquence.

« Cela dit, le prêtre se retira. Vieusac et sa femme demeurèrent seuls à s'émerveiller de ce qu'ils venaient d'entendre. De retour à Delhi, Henri de Vieusac s'ouvrit de l'affaire à l'attaché culturel de l'ambassade. Il fut décidé de faire suivre le document à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris. Les spécialistes à Paris estimèrent qu'en effet, le texte pouvait bien dater de l'époque de Milarepa. A la fin du fragment, il y avait un passage intrigant, mentionnant la présence – je cite mon cousin – d'êtres que l'on ne peut pas voir, avec des yeux qui ne peuvent pas voir mais vous connaissent, et dont l'esprit est si vaste qu'ils comprennent le soleil et les étoiles, et leur parlent. L'Institut de Paris ne fit aucun commentaire sur ce passage. Il avait néanmoins particulièrement frappé Vieusac. Quand il a retrouvé son vieil ami le planteur de thé, il n'a simplement pas pu tenir sa langue. »

Rudyard Wiscott s'enfonça dans son fauteuil et fixa le feu du regard. Les deux hommes n'avaient pas bougé pendant toute l'histoire. Finalement, le ministre rompit le silence :

— Merveilleuse, cette histoire, et à l'évidence, elle convient parfaitement à mon âme romantique comme à la vôtre. Mais je ne comprends pas vraiment où vous voulez en venir, Rudyard, et plus encore, je tiens à souligner que ce que vous nous avez raconté jusqu'ici, c'est un bien joli conte.

— Très juste. Je voulais simplement vous mettre dans l'ambiance. Je vous ai dit également que j'ai fait mes vérifications, comme d'ailleurs l'a aussi fait mon cher cousin. Il y a une grande communauté tibétaine en Inde du Sud, près de Mysore. C'est là qu'Archibald a entamé ses recherches. Des semaines durant, ce ne fut guère concluant. Dans cette communauté, les gens étaient surtout préoccupés de survivre dans des conditions difficiles. Les vieux

documents mystérieux, ce n'était pas vraiment leur affaire. Deux mois plus tard cependant, un vieux Tibétain prit contact avec lui. Cet homme, autrefois lama au Potala, la résidence du dalaï-lama à Lhassa, interrogea mon cousin sur un second document. Selon lui, c'était le plus important des deux. A la déconvenue du Tibétain, mon cousin fut incapable de répondre à ces questions, puisque Vieusac ne lui avait parlé que d'un seul document. Le lama murmura vaguement quelque chose au sujet d'un monastère dans un endroit appelé Tang. Quand mon cousin s'efforça d'en savoir un peu plus, le vieil homme s'en alla brusquement, et il fut impossible de le retrouver. Cette étrange attitude tout à fait impolie du moine tibétain éveilla les soupçons de mon cousin. Que deux sources indépendantes lui aient servi peut-être la même histoire convainquit Archibald qu'il pouvait bien y avoir anguille sous roche.

— Jusque là, rien à redire – intervint le secrétaire – mais votre cousin est-il homme de confiance ? Avec tout le respect dû à votre famille, nous savons tous que l'Inde peut agir de façon étrange sur les hommes. Nombre de nos gars ne l'ont pas supporté et se sont laissés aller à l'alcool ou à d'autres drogues facilement disponibles. Ce pays peut même vous rendre quelque peu mystique à une certaine époque de votre vie.

— J'accepte tout à fait vos objections. Je n'ai pas revu mon cousin depuis des années. Sa lettre cependant est parfaitement normale, son écriture aussi. Vous ne le diriez pas ? interrogea-t-il en donnant la missive au ministre.

— C'est en effet l'écriture d'un homme sain d'esprit. Pourtant, l'histoire manque de faits concrets. Sans doute avez-vous encore quelques atouts dans votre manche, ou bien je ne reconnais plus mon vieil ami !

— Je ne sais s'il s'agit vraiment d'atouts, mais en tout cas, elles ressemblent à de bonnes cartes. Rudyard Wiscott quitta son fauteuil pour remettre une bûche dans l'âtre. Les

mains croisées derrière le dos, il faisait les cent pas tout en poursuivant: «La première chose que j'ai faite, ce fut de contacter des amis au Ministère de la défense. Je savais qu'une mission britannique avait été à Lhassa au début du siècle. Cela m'a été confirmé et j'ai eu accès aux documents de la mission, datant de 1904. Tous confidentiels, Dieu sait pourquoi! Le journal du commissaire britannique, le colonel Francis Edward Younghusband, est la partie la plus intéressante. Il parle notamment de textes anciens qui lui ont été montrés par l'abbé du Potala. Certains lui paraissaient dénués de sens, malgré les explications du Grand Lama. Il estimait que les histoires d'êtres sans yeux qui pouvaient parler aux étoiles n'étaient que des fantaisies communes à toutes les légendes populaires.

Seuls les crépitements du feu s'entendaient dans la bibliothèque quand Rudyard se rassit. Les trois hommes songeaient aux conséquences de l'histoire, si la preuve de sa véracité était apportée. Timothy sentait l'excitation croître en lui à mesure qu'il s'apercevait que son patron paraissait mordre à l'hameçon.

— Il semble donc qu'il existe un premier indice que l'histoire du cousin a quelque chose de vrai, reprit Rudyard. Autre chose que j'ai essayé de confirmer. Vous vous souvenez que le vieux Tibétain avait interrogé Archibald au sujet d'un second document. Il avait également cité un monastère dit Tang. J'ai donc examiné une carte détaillée du Tibet, à la recherche d'un endroit portant ce nom. Prenant Lhassa pour point de départ, puisque le Tibétain avait vécu dans l'un des monastères du Potala, j'ai scruté la région autour de la capitale. Fausse piste, car aucun endroit de ce nom ne figurait sur la carte.

«Tout à coup, une idée m'est venue: la dernière fois qu'il avait été localisé, le document se trouvait à Lhassa. Il ne semblait être ni à Dalhousie, ni à Dharamsala, sinon il aurait été montré à Vieusac. Entre Lhassa et les deux

endroits en Inde, il existe un lien – la fuite du Dalai-Lama du Tibet quand l'Armée populaire chinoise de libération a envahi son pays. Je me suis donc rendu à la Bibliothèque nationale, et voilà ce que j'ai trouvé: le Dalai-Lama a quitté Lhassa par deux fois. La première fois, en 1950, il prit la route de Gyantsé qui descend vers la vallée de la Chumbi. Il y a là un col qui s'appelle Tang-la. Mais se peut-il qu'il ait laissé des documents là-bas, alors qu'il regagna Lhassa en 1951? Cela paraît peu probable. J'ai alors examiné son second départ du Tibet.

«En 1959, fin mars, il traversa l'Himalaya à Lhuntsé Dzong, près de la frontière orientale du Bhoutan, pour gagner Tawang et finalement Tezpur le 31 mars, dans l'Etat indien d'Arunachal Pradesh. Et pourtant, la route la plus directe de Lhassa vers l'Inde passe plus à l'ouest, par la vallée de Tang, au milieu du Bhoutan ou du Druk Yul, comme les Bhoutanais appellent leur pays.

«Mettez-vous un instant dans la situation du Dalai-Lama: il ne sait pas très bien comment il sera accueilli en Inde. Quel y sera son statut? Quel sera le sort de ses affaires? Quel meilleur endroit pour cacher certains objets précieux sinon le Bhoutan, dont la culture et la religion sont proches des siennes? Pour des raisons politiques, il lui était impossible de traverser le territoire bhoutanais: il aurait pu provoquer ainsi une invasion de l'armée chinoise au pays de ses frères en religion. D'autres que lui cependant pouvaient le faire, et ils l'ont fait. Quelques jours avant son départ de Lhassa, un autre guide religieux important, Sa Sainteté le Karmapa, chef de l'école Karma-Kagyupa, avait quitté Lhassa et s'était rendu au Sikkim en passant par la vallée de Tang au Bhoutan.»

— Bon, Rudyard – grommela le ministre, vous avez bien fait votre devoir. Qu'en pensez-vous, Timothy?

— Sir, avec votre permission, je crois qu'il serait judi-

cieux que j'aïlle en Inde le plus tôt possible afin d'en savoir davantage sur mon oncle et son histoire.

— Hum! Toujours impatients, ces jeunes gens. Mais je suis d'accord. Et vous, Rudyard? Dois-je encore vous le demander?

— Pas vraiment, cher Adam – répondit Rudyard avec un large sourire. Puis il leva son verre: Buons au succès de notre folle histoire.

Ils n'eurent pas trop de toute la soirée pour établir la mission de Timothy dans tous ses détails. Vers minuit, Rudyard raccompagna ses deux invités jusqu'à la porte et leur souhaita bon retour à Londres.



Paris

Comme d'ordinaire, il faisait chaud et la ville s'était vidée de sa population coutumière. Août était un mois terrible à passer au bureau. Seule consolation, la fraîcheur de la vaste pièce qui allait avec son rang. Le chef de cabinet soupira en jetant un regard à la pile de dossiers qui l'attendait. Le premier était volumineux, avec un titre juste bon à lui donner la migraine: «Rapport final d'activités et recommandations de l'Ambassadeur de France en Inde, Comte Henri de Vieusac».

Que diable le vieil aristocrate pouvait-il recommander au gouvernement? Malheureusement, ce genre de rapport ne pouvait être traité à la légère, car l'Inde est une nation puissante. Il lui fallut deux heures pour venir à bout de la partie politique, avec l'imbroglio économique qui rendait la lecture encore plus ardue. Vers midi, le chef de cabinet avait fini de lire la partie officielle et en arriva au chapitre intitulé: «Addendum: quelques idées et expériences personnelles». Ce pouvait être la partie la plus fasci-

nante ou la plus ennuyeuse du rapport, tout dépendait de l'auteur.

«Mieux vaut en finir», se dit le chef de cabinet en tournant la page d'un voyage auquel il ne s'attendait certainement pas. A deux heures de l'après-midi, il n'avait toujours pas déjeuné. Il se plongea directement dans le rapport de l'Institut des Langues O., joint à celui de Vieusac. Quelque peu rebuté par son langage sèchement scientifique, il finit par le poser sur son bureau. Aucune interprétation mystique n'était fournie au sujet des êtres sans yeux qui parlaient aux étoiles.

«Et si le document ne contenait rien de plus qu'un conte populaire?» s'interrogea-t-il. Les implications pour quiconque sur cette planète seraient absolument fracassantes. Quel joli coup pour la France si cette découverte était annoncée par notre gouvernement! Et ce pourrait être un bon point pour ma carrière d'être le premier au gouvernement à connaître l'existence de ces documents.»

Une pensée affreuse le traversa soudain: «Et si tout cela n'était qu'un canular, un conte à dormir debout? Il serait la risée du Tout-Paris. Par ailleurs, si elle était vraie, étouffer l'information ne lui ferait pas de bien non plus. A la réflexion, le chef de cabinet décida de commencer par ce qui était le plus près, ici même à Paris. Les spécialistes de l'Institut lui donneraient les bases scientifiques nécessaires soit pour aller plus loin, soit pour oublier simplement toute cette affaire. Il était homme de précaution. Pour les affaires délicates, il préférerait avoir quelqu'un pour porter le chapeau si d'aventure les choses tournaient mal. C'est ainsi que l'on dure en politique.

Il prit le récepteur du téléphone et ordonna à son secrétaire d'appeler l'Institut des langues O. «Vous demanderez le directeur de la section de tibétologie et lui direz de venir sur-le-champ me trouver».

Moins d'une heure plus tard, un homme frêle d'un

certain âge, l'air à peine troublé, fut introduit dans son bureau. Son visage parcheminé, rougi d'énervement et de fatigue, soulignait son regard brun et perçant. Les gouttes de transpiration qui perlaient sur son crâne presque chauve étaient retenues par des sourcils gris en bataille qui les empêchaient de rouler sur ses lunettes cerclées de métal en équilibre précaire sur son nez bourbonien. Avant que le visiteur ne puisse étaler ses griefs, le chef de cabinet le salua avec jovialité :

— Mille excuses, professeur Machprot! Vraiment navré de vous déranger dans votre travail. De gros problèmes sont apparus. Le gouvernement a besoin de l'avis du meilleur de nos spécialistes en tibétologie au sujet d'une affaire hautement névralgique.

Amadoué par ces propos flatteurs, le professeur se laissa conduire jusqu'à un fauteuil. Il s'installa en face du haut fonctionnaire, sans réaliser le moins du monde que la petite statue noire – une main sculptée par Rodin – juste devant lui était reliée à un puissant micro.

— Monsieur le chef de cabinet, remarqua-t-il, voilà des semaines que je m'attendais quelque peu à cet appel.

— Vraiment? se contenta de dire le fonctionnaire d'un ton neutre.

— Je suppose, poursuivit le professeur, que le rapport du Comte de Vieusac a finalement attiré votre attention. Je suis néanmoins surpris qu'il ait fallu autant de temps.

Le chef de cabinet se pencha en avant et murmura prudemment :

— Je ne comprends pas tout à fait la signification de votre remarque.

Le professeur se tortilla avec embarras dans son fauteuil et répliqua :

— Ne vous méprenez pas, je ne voulais pas vous vexer. A l'Institut, nous étions plutôt bouleversés par les documents de l'ancien ambassadeur et nous nous attendions à

une réaction immédiate du gouvernement.

— Vous dites, à l'Institut nous étions bouleversés – interrompit le chef de cabinet. Qui d'autre que vous a analysé le manuscrit?

— Mon assistante personnelle, Mlle de Sainte-Fleur, m'a aidé à le traduire.

— Quelqu'un d'autre encore?

— Nous avons très vite saisi que ce document était de la dynamite. Si bien que nous l'avons plutôt gardé pour nous...

— Plutôt pour vous...

— Disons qu'il y a encore une personne au courant. Il vient de Rome, un élève du professeur Tucci, l'un des érudits les plus respectés de stature internationale dans notre domaine. Il est arrivé par hasard à l'Institut alors que nous achevions la traduction. Nous avons pensé que c'était une occasion unique de discuter de la qualité de notre travail et nous lui avons demandé son interprétation. Il nous a promis de garder le secret.

— Mon cher professeur, j'espère que c'est l'homme de confiance que vous croyez – répondit le chef de cabinet avec un soupir. Dommage que vous ne nous ayez pas contacté aussitôt.

— M'auriez-vous cru? interrogea Virgile Machprot.

— Bonne question, cher ami. Vous avez raison, c'est bien à cause du document tibétain que je vous ai fait venir ici. Pour être franc, nous avons besoin de votre avis en tant que spécialiste, avant de décider comment réagir.

— Monsieur, de ce que je vais vous expliquer, vous comprendrez aisément nos hésitations à dévoiler ce que nous avons trouvé. Par son contenu, le texte est stupéfiant. Peut-être connaissez-vous l'incroyable richesse des légendes de l'Himalaya. Dans les vieux textes tibétains, les faits historiques sont parfois difficiles à distinguer des mythes.

« Le document en question a été attribué au poète-ascète

tibétain Milarepa par le moine qui l'a remis à de Vieusac. La vie de Milarepa telle que nous la connaissons aujourd'hui est un inextricable amalgame de vérité et de fiction. Si bien que le seul moyen de prouver la véracité du document, c'était de chercher d'autres références. Ce que nous avons fait.»

— Vous voulez dire que d'autres documents de la même époque rapportent la même histoire? interrompit le chef de cabinet.

— Aucun document de ce genre n'est connu à l'Institut. Mais l'un de mes assistants qui travaille à Kathmandou est en contact avec des moines tibétains. Par l'intermédiaire de notre attaché culturel, Jean Dupont, je lui ai demandé de mener discrètement sa petite enquête parmi les Tibétains. Deux mois durant, pas le moindre résultat. Un jour, un moine Nyingmapa, une école du bouddhisme fortement implantée au Bhoutan, s'approche de lui. Le lama l'interrogea sur les raisons de sa quête. Mon assistant lui fournit les explications nécessaires. A sa grande surprise, le moine lui répondit que sa recherche était complètement inutile dans la mesure où pareil manuscrit n'existait tout simplement pas. Quand mon collaborateur lui demanda sur quoi il se fondait pour être si péremptoire, le Bhoutanais fit marche arrière, devint très évasif et peu après, mit brutalement fin à la conversation d'une façon étonnamment grossière. Cela éveilla les soupçons de mon assistant. Pourquoi ce moine aurait-il pris contact avec notre homme juste pour le persuader que ce document n'existait pas? Il aurait pu tout aussi bien ne pas le faire.

— C'est plutôt mince, comme preuve, cher ami – constata le chef de cabinet d'un ton perceptiblement déçu. Vous comprenez parfaitement que nous ne pourrions jamais entreprendre quoi que ce soit sur des bases aussi inconsistantes.

— Tout à fait d'accord avec vous. Mais laissez-moi

continuer. Mon assistante et moi-même avons discuté de cette question avec notre collègue de Rome. Il nous a donné deux informations pour le moins troublantes. Son maître, le professeur Tucci, avait visité Lhassa à plusieurs reprises durant le règne du XIIIème Dalai-Lama, et on lui avait montré d'anciens textes au sens caché de ce genre.

Le professeur Machprot laissa s'écouler le temps nécessaire à la bonne compréhension de ses propos avant de reprendre.

— Notre ami a des contacts étroits au Vatican. Ils utilisent souvent ses services lors de délicates discussions avec des dignitaires bouddhistes. L'un de ses contacts l'avait informé que récemment, il y avait eu de très vifs remous dans les cercles les plus fermés de la Curie. Un prêtre de la Compagnie de Jésus avait demandé à voir un vieux document chinois gardé dans les Archives secrètes du Vatican. Comme vous le savez, cette bibliothèque abrite davantage de secrets politiques que toutes les archives réunies de tous les services de renseignements du monde.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec votre histoire? interrogea intrigué le chef de cabinet.

— Disons que cette requête semble avoir été brusquement rejetée par la plus haute autorité.

— Vous voulez dire le...

— Exactement, par le pape lui-même, dans la mesure où il est le seul à avoir accès à ce document.

— Je ne vous suis pas tout à fait. Nous parlons de manuscrits tibétains, et vous me ramenez un document chinois.

— Laissez-moi vous expliquer. Le document chinois date de 1655. Il est connu sous le nom de «Missive de soie de l'Impératrice Ming». Le prêtre qui s'est intéressé à ce document se trouve être l'un des tibétologues les plus brillants de l'Eglise catholique romaine. Deux jours après sa demande, il a été transféré au Rwanda, au milieu de

nulle part, coupé de tout contact avec le monde.

— Eh bien, ça alors ! s'exclama le chef de cabinet. C'est réellement fort intrigant. Je dois vous demander, professeur, de garder tout cela absolument secret et d'informer votre assistante de faire de même. A partir de cet instant, c'est une affaire d'Etat.



Genève – Pékin

Depuis sept ans qu'il travaillait comme chef du personnel des Nations Unies à Genève, Chou Hua n'avait jamais vu ça. Il regardait avec une surprise non dissimulée les instructions de transfert que le secrétaire général des Nations Unies lui avait envoyées ce matin par courrier diplomatique urgent de New York. Il y était dit qu'après discussion avec l'ambassadeur britannique, il proposait Timothy Wiscott au poste de Thimphu, au Bhoutan. Le poste avait été mis au concours, comme de coutume, dans le journal interne des Nations Unies. Cinq candidats pouvant éventuellement correspondre aux qualifications requises avaient été pris en considération. Ce Wiscott n'avait même pas fait acte de candidature !

« Pourquoi Londres s'appuie-t-il sur le secrétaire général par son ambassade ? » s'interrogeait Chou Hua.

Il posa le papier libellé urgent. Il regarda pensivement le lac de Genève et l'imposant massif du Mont-Blanc qui se découpait clairement sur un ciel d'automne. Quel paysage paisible pour cette communauté internationale sans paix ! Toutes les luttes dont il avait été le témoin ici ne semblaient en rien affecter le pays d'accueil. Et cela ne perturbait en rien la tranquillité d'esprit des Suisses d'empocher, année après année, une bonne partie du budget des Nations Unies sans même être membre à part entière de l'organisa-

tion internationale. En tant que Chinois, Chou Hua admirait secrètement l'esprit empirique du peuple suisse.

Lentement, il revint à la feuille de papier déposée sur son bureau. Il y avait là quelque chose de bizarre et de malhabile à la fois. Ils savaient bien à Londres qui s'occupait des transferts à Genève. Essayaient-ils de l'induire en erreur en étant si évidemment maladroits ? Il aimait cette espèce de jeu, parce que les leurres utilisés par l'adversaire pouvaient être innombrables.

« La face découverte vous enseigne la face cachée, car elles sont pareilles », songea-t-il en se saisissant de l'interphone :

— Miss Wollner, auriez-vous l'amabilité de m'apporter le dossier de Timothy Wiscott, de nationalité britannique ?

— Je vous l'apporte, répondit la secrétaire.

Cinq minutes plus tard, elle revenait avec le dossier sous le bras :

— Puis-je vous être utile encore à quelque chose ?

— Quelle heure est-il ?

— Cinq heures et demie.

— Déjà ? Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard ! De toute façon, vous pouvez partir. Je fermerai le bureau moi-même, j'ai encore un travail urgent à terminer, mais je pense pouvoir m'en sortir sans vous.

— Merci, bonne soirée.

— A bientôt.

Seul dans son bureau, Chou Hua feuilleta le dossier de l'Anglais. Il semblait venir d'une famille aisée. Était-ce pour lui une manière de thérapie que de travailler pour les Nations Unies ? Ou bien était-il un vrai professionnel ? Son origine expliquait-elle l'intervention personnelle de l'ambassadeur britannique ? Il n'empêche que son dossier semblait bon. Il avait deux diplômes, l'un d'ingénieur et l'autre en histoire orientale. Chou Hua était désorienté par le fait qu'il n'avait rien à voir avec la forêt, alors que le

poste ressortissait précisément du Département des forêts. Son second diplôme ne contribuait guère à éclairer la scène.

Chou reprit ce délicat dossier. Il avait besoin de l'avis des siens. Comme la réponse était demandée pour la fin de la semaine, il décida d'utiliser les ressources de l'ambassade. Il se leva, attrapa son imper et sortit du bureau.

— A l'ambassade ! lança-t-il au chauffeur. Comme d'ordinaire, la circulation était difficile à la gare de Cornavin et sur le pont du Mont-Blanc. Il fut content d'arriver au petit chemin de Surville, où se trouvait la mission permanente de la République populaire de Chine. Les caméras de télévision à l'entrée se pointèrent sur la voiture, puis les deux lourdes portes d'acier glissèrent sans bruit. Il s'empressa d'entrer dans l'austère demeure et pria l'officier de service de demander un rendez-vous urgent à l'ambassadeur. Dix minutes plus tard, il était introduit dans le bureau du chef de la mission.

— Camarade, s'adressa-t-il à son supérieur dans les termes consacrés par la hiérarchie nationale, je suis venu par le chemin le plus court vous rapporter un événement à la signification encore incertaine, mais qui peut se révéler de la plus haute importance.

— Comme vous le savez, sourit l'autre, ma porte vous est toujours ouverte. Qu'est-ce qui vous a tellement bouleversé au point de demander personnellement mon avis ?

Une manière bien subtile de lui dire qu'une coopération un peu plus étroite avec l'ambassade aurait été vivement appréciée. Il est vrai que Chou travaillait indépendamment pour les Nations Unies et ne soumettait qu'un nombre minime de rapports à l'ambassade. C'est pourquoi les autres Chinois le considéraient comme un outsider.

— Cet après-midi, j'ai reçu un message urgent du secrétaire général des Nations Unies, répondit-il. Il résuma l'affaire en quelques mots et fit part de ses suppositions

à son supérieur. Quand il eut terminé, l'ambassadeur lui demanda avec un sourire :

— Quelles sont maintenant vos intentions ?

— J'ai besoin de votre aide, camarade – répliqua Chou Hua. Il faut informer Pékin aussi rapidement que possible. Ils doivent être impliqués dans la décision.

— Pourquoi tant de foin ? objecta son interlocuteur. Il ne s'agit que d'un poste de fonctionnaire P-2. Cet homme utilise sans doute ses bonnes relations pour passer quelques années agréables dans un pays intéressant.

— J'y ai aussi pensé. Pourtant, ça ne colle pas avec l'image du bonhomme qui se dégage de son dossier. Il vient d'une famille aisée et influente. Il pourrait fort bien ne pas s'en faire et vivre confortablement de son héritage. Néanmoins, il a investi dans de très bonnes qualifications, il a même deux diplômes. Ce n'est pas un type à gaspiller son temps. Et puis, il n'a rien à voir avec les forêts.

— Intéressant. Une inconséquence – rien de plus. Avez-vous suffisamment d'indices pour prendre le risque d'un contact radio avec Pékin ? C'est ce que vous me demandez, n'est-ce pas ? dit l'ambassadeur.

— C'est ça, camarade, répondit Chou.

— Désolé, Chou, mais nous avons des ordres stricts du ministère d'utiliser la radio aussi peu que possible.

— Quand votre prochaine transmission est-elle prévue ? insista-t-il.

— Pas avant la fin du mois.

— Dans sept jours ! Trop tard, j'ai trois jours pour répondre.

— Il vous faut trouver encore un autre argument pour me convaincre, insista l'ambassadeur.

— La position de Wiscott au Foreign Office est simplement trop bonne pour prendre un poste P-2 dans un coin perdu des Himalayas. Pour être franc, j'ai terriblement le sentiment qu'il y a quelque chose qui se prépare. Ce pour-

rait bien être une explosion juste sous notre nez. Après tout, le Bhoutan est l'un de nos voisins méridionaux. Dans cette région troublée, c'est le seul pays à rester stable et plus ou moins tranquille durant les cinquante dernières années, sinon davantage. Nous n'aimerions pas que ça change. Songez simplement au risque d'une petite réprimande en raison d'un contact inhabituel imprévu, comparé à la menace de perdre la face si nous laissions passer cette affaire par inadvertance ?

— Vous m'en faites réellement endosser la responsabilité, maugréa l'ambassadeur.

— Je vous demande votre aide, camarade, c'est tout.

— Bien. L'équipement sera à votre disposition ce soir à 21h 45. C'est l'horaire attribué à notre ambassade pour les contacts d'urgence. Préparez un rapport écrit de trois pages au maximum. Ma secrétaire personnelle vous le tapera, et notre officier radio se chargera de le faire passer à temps.

— Je vous en suis très reconnaissant, camarade.

S'inclinant légèrement, Chou Hua quitta la pièce.



Genève n'appelait pas souvent en dehors des heures prévues. L'officier de service du Ministère des affaires étrangères à Pékin ouvrit immédiatement l'enveloppe contenant le message arrivé à 5 h 47 le matin même. Après un bref regard sur le rapport, il saisit le récepteur du téléphone :

— Camarade ministre, ici l'officier de service. Nous venons tout juste de recevoir un message imprévu de notre ambassade à Genève.

Après l'avoir lu au ministre, il attendit anxieusement la réponse. Elle lui parvint au bout d'une longue minute de silence :

— Activez la taupe No.1 à Dharamsala ! Dites-lui de

partir immédiatement pour le Bhoutan. Renseignez-le sur l'Anglais. Il saura se débrouiller. C'est tout pour le moment.

— Bon, camarade ministre. Il posa le récepteur en claquant des talons. La perspective d'activer leur taupe la plus avancée et la plus précieuse lui glaça le cœur. Quelque chose de grand était en gestation.



Delhi

— Gentlemen, nous nous trouvons actuellement devant une situation très sérieuse, annonça d'un ton grave le chef des services de renseignements des forces armées indiennes. Notre ambassadeur au Bhoutan nous annonce que les Nations Unies de Genève ont déposé une demande d'agrément au bureau des Nations Unies à Thimphu pour un certain Timothy Wiscott. Il doit venir en tant que spécialiste étranger auprès du gouvernement du Bhoutan. Comme vous le savez, nous n'avons cessé de suivre cet Anglais depuis sa rencontre avec son oncle dans le sud de l'Inde. Pour l'instant, les intentions de Londres ne sont pas claires. Il semble cependant que Wiscott prenne son nouveau poste avec la bénédiction de son ministre. Cela nous place en position de devoir entreprendre quelque chose.

Personne parmi les hauts fonctionnaires des affaires étrangères et des forces armées présents n'osa piper mot. Dans la chaleur oppressante, les pales du ventilateur tournaient lentement, comme à travers un malaise visqueux. Essuyant des gouttes de sueur, le représentant du premier ministre se risqua à dire :

— Je tiens à souligner clairement que le gouvernement en tant que tel ne peut aucunement être impliqué dans cette affaire. Nous comprenons son importance et sommes

d'accord qu'il faut réagir de manière adéquate. Je tiens cependant à vous rappeler que nous ne saurions cautionner le moindre geste inamical à l'encontre d'un pays voisin.

— C'est parfaitement clair, Sir – admit le général des services secrets. Ce sera une mission sans couverture, et il sera impossible de remonter jusqu'au gouvernement. Si quelque chose devait clocher, nous en endosserions entièrement le blâme. En échange, je voudrais demander la plus totale coopération de l'armée et du Ministère de l'intérieur.

— Le premier ministre a déjà donné des instructions en ce sens, assura son représentant. Soulagés d'entendre qu'il ne leur appartenait plus de décider, les autres officiers donnèrent leur agrément.

— Merci de votre confiance, Messieurs – sourit le général. Je superviserai personnellement l'opération. Seul un tout petit nombre d'hommes seront au courant, ceci afin d'assurer la plus haute sécurité. Vous comprendrez certainement que les détails de mon plan ne sont pas à discuter ici. Vous avez ma parole que le plus grand soin sera de mise pour garantir son succès.



Thimphu

Une petite lumière brillait solitaire à une fenêtre du cottage royal. Seule une ombre se profilait sur les rideaux tirés, tandis que le roi du Bhoutan faisait les cent pas dans sa chambre. Son jeune visage avait les traits tirés, ses lèvres pleines se mouvaient silencieusement et ses yeux noirs comme des charbons se dardaient sur le portrait de son père, feu le roi du Bhoutan, posé sur son bureau. Son corps élancé, légèrement voûté par le poids des responsabilités, ne remplissait pas son *bakoo* coloré tissé en soie sauvage.

Voilà bientôt trois semaines qu'il ne pouvait presque plus rien avaler. A cause de ce message arrivé justement il y a trois semaines. « Pourquoi avez-vous accepté ce fardeau pour notre famille, père ? » soupira-t-il en s'asseyant à son bureau, en face d'un petit autel portatif où méditait un Bouddha souriant. Pour la centième fois, il reprit la lettre et la relut. Pas de doute, elle était authentique et contenait le code secret. L'homme qui l'avait apportée avait lui aussi énoncé le code correct en lui remettant le message.

Les pensées du roi retournèrent à ce jour où son père l'avait emmené à la chasse. Bien loin de toute oreille indiscreète, il lui avait confié le terrible secret dont il était devenu le gardien quelques années plus tôt. Pour l'honneur de la couronne bhoutanaise, il lui avait fait jurer d'en être le digne dépositaire à son tour, après sa mort. Et maintenant, le jour était venu de tenir la promesse de feu le roi. La missive le demandait.

Un poids sur sa poitrine faillit l'empêcher de saisir le téléphone sur son bureau. Lentement, il composa un numéro et attendit patiemment que l'on réponde à l'autre bout du fil. Une voix ensommeillée grommela quelques mots incohérents dans le récepteur.

— Réveillez-vous, mon ami ! dit-il en attendant aimablement que son interlocuteur reprenne ses sens.

— Mille excuses, Majesté. Je n'avais pas réalisé...

— Il est tard, je sais. Ecoutez-moi bien. Je veux que vous mettiez en branle le plan Tigre.

— Le plan Tigre... Votre Majesté ?

— Vous m'avez bien entendu. Exécution immédiate !

Bonne nuit.